

RAPPORT DE CORRECTION

Epreuve à option

Littérature et philosophie

(Coefficient 2)

Dans l'ensemble, les correcteurs constatent cette année que les copies sont plus correctement rédigées et parviennent à terminer l'exercice dans le temps imparti de trois heures. La durée de l'épreuve semble mieux maîtrisée que l'année précédente, même si on compte encore quelques copies très brèves manifestement surprises par le temps.

Remarques sur les copies portant sur le texte de Marguerite Yourcenar.

Les meilleures copies ont su exploiter les précieuses indications du paratexte pour essayer de montrer comment Yourcenar essayait d'aller au-delà d'un récit biographique sur ses grands-parents et elle-même. Certains, exploitant l'indication de la date de parution, ont pu penser aux tentatives du Nouveau roman de dépasser les cadres anciens de la narration (ce qui leur permettait d'être attentifs aux relations entre objets et humains par exemple), mais trop souvent le rapprochement s'est transformé en un arrimage erroné de l'œuvre de Yourcenar à cette école romanesque (ce qui aboutissait alors à une remise en question de l'épaisseur des personnages, alors même que Yourcenar les réhabilitait).

Les travaux les moins inspirés n'ont retenu du paratexte que l'idée d'une écriture d'après-guerre et en ont profité pour développer des propos convenus sur les traumatismes engendrés par la Seconde Guerre mondiale qui ne semblaient pas vraiment aider à une compréhension plus fine de l'extrait.

Les copies les plus convaincantes sont celles qui ont su repérer l'étrangeté de la description de cette chambre, à la fois du fait du brouillage temporel, du brouillage des frontières entre les règnes, entre la pudeur et l'impudeur, tout en rattachant cette étrangeté à la définition d'un point de vue tendre et lucide sur le passé familial, une des meilleures copies parvenant à la fois à montrer comment cette chambre apparaissait comme un microcosme complet et une chambre d'échos mémoriels.

Les variations dans les notes tenaient essentiellement à l'appréciation plus ou moins fine de cette *étrangeté* du texte (étrangeté familière, familiale, confinante à un certain fantastique), à l'aptitude à développer une réflexion sur l'intime (combinaison d'un regard quasi ethnographique et d'une densité affective), à l'attention portée aux sensations et aux images dont le texte est saturé. Certaines copies ont évoqué, avec un certain bonheur, le modèle pictural de la nature morte ou, mieux encore, de la vanité, et la technique du clair-obscur.

De manière générale, et en dépit de plus d'un développement consacré à la question de la description, les candidats ont trop souvent négligé la construction de l'espace, le passage progressif des périphéries (les vitres, les murs rembourrés, les seaux) vers le centre figuré par le lit, pas davantage qu'ils n'ont perçu l'intrication croissante de cet espace avec une temporalité (les bibelots évoquant des souvenirs, le lit associé aux âges de la vie). En d'autres termes, l'avancée du texte, sa progression interne, ont trop souvent été négligées : conséquence, sans doute, d'une application un peu abrupte de la méthode du commentaire dit « composé »...

On regrettera que bien peu de candidats se soient intéressés aux temps utilisés (certains ont su, à partir de remarques simples sur le présent majoritaire, développer une réflexion intéressante sur la place de l'auteur ou du lecteur dans cette chambre hantée). On pourrait dire de même à propos du repérage, ici essentiel, des figures simples (métaphores, comparaisons...) et surtout de leurs mises en réseau.

Rappelons qu'il faut absolument proscrire les remarques creuses (exemple : « par son style magnifié par une plume alerte, l'auteur... ») lesquelles ne font que desservir les candidats qui les emploient imprudemment.

Remarques sur les copies portant sur le texte de Maurice Merleau-Ponty.

Le texte a été massivement mal compris, la plupart du temps parce que les candidats ne maîtrisent pas les rudiments de l'histoire intellectuelle du XXe siècle : en effet pour tous les candidats qui prennent la peine d'inscrire l'extrait dans un contexte historique, la Seconde Guerre mondiale suffit à situer l'extrait, alors même que l'exemple le plus explicite ne renvoyait pas à cette guerre mais au développement du communisme soviétique et à la question des koulaks en URSS (NEP, dékoulakisation...). Ici, il s'agissait de saisir le sens politique de « terreur » qui apparaissait dans le titre et comprendre que Merleau-Ponty ne se contente pas de fustiger une politique fasciste, trop évidemment mauvaise, mais s'intéresse à des cas plus complexes, plus ambigus pour l'époque.

Trop rares sont les copies qui ont su proposer des hypothèses cohérentes et précises : l'exemple de « l'opposant » qui « pense utiliser les koulaks ».

Plus généralement, les commentaires ont cru voir dans le texte de Merleau-Ponty une condamnation de la malhonnêteté des hommes politiques alors qu'il paraissait plus plausible d'y voir une réflexion sur les particularités d'une « action politique » essentiellement « impure ». Les propos moralisateurs simplistes, convenus et inintéressants allaient manifestement contre l'esprit du texte, et contre l'esprit de la philosophie en général.

Le jury a déploré l'abondance de commentaires qui se réduisaient à des accumulations décousues de remarques ne dégageant aucune progression argumentative.

S'agissant du texte même, que son appréciable brièveté permettait aux candidats de bien méditer, une majorité de commentaires a privilégié une approche linéaire. La plus ou moins grande pertinence du propos tenait d'abord à la juste appréciation du *point de vue* adopté par l'auteur : non pas, comme on l'a trop souvent lu, un jugement surplombant porté sur l'homme public ("peut-on faire confiance aux politiques?", etc.), mais une tentative d'éclairer pour ainsi dire de l'intérieur la condition de l'homme public, sa confrontation au jugement des autres et de l'histoire, son inévitable aliénation. De cette immersion dans la conscience troublée de l'homme public naît d'ailleurs la « tragédie », notion presque toujours négligée par les candidats, lesquels semblaient considérer la phrase conclusive « Voilà la tragédie » comme équivalente à « c'est bien triste » ou « c'est dommage ». C'est pourquoi ont été valorisées et récompensées des copies, même imparfaites, mais qui faisaient l'effort de prendre en compte et de commenter cette référence à la tragédie en lui donnant toute son ampleur.

Si elle a été plus volontiers commentée, l'allusion à Diderot l'a souvent été à tort : l'image du comédien a trop souvent poussé les candidats à développer un discours sur la dissimulation, les faux-semblants, Machiavel, en se méprenant sur le point de vue adopté (non pas la production d'une illusion destinée à tromper autrui, mais au contraire une aliénation dans le regard d'autrui).

Quelques candidats ont su utiliser avec discernement l'enseignement de Terminale en prenant appui sur Sartre, plus pertinent que Machiavel ou Platon (souvent allégués), pour dégager les enjeux du texte. Enfin, quelques-uns se sont fourvoyés dans une lecture trop historiciste et/ou journalistique : la mise en perspective historique était évidemment pertinente, mais ne suffisait pas à rendre compte du texte. Tout comme la référence aux mésaventures intimes de certains hommes publics et aux contingences récentes...

Il convient de rappeler, une fois encore, que cette épreuve est avant tout un exercice de lecture et de rédaction, de sensibilité et de rigueur. Comment prétendre entrer à Sciences Po quand on lit hâtivement et mal, et qu'on massacre allègrement la langue française, et qu'on fait fi de son usage, de ses subtilités, de ses finesses ? Sans doute un travail régulier, en amont de l'épreuve, est-il souhaitable, travail de lecture fine, minutieuse, attentive, la plume à la main.

L'exercice est loin d'être insurmontable : la réussite de nombreux candidats, cette année encore, en témoigne.